

On comprend que, dans ce contexte, le mariage de Zeinab, épouse “enchâssée” dans le rituel, ne prête guère à des festivités exubérantes malgré l'exultation trompeuse des *yoyous* et les fastes de circonstance (Mounia Osfour, resplendissante débutante récompensée d'un prix d'interprétation au festival Premier plan d'Angers). Dès le lendemain, l'acte à peine consommé selon les règles, l'époux part vers l'Espagne, tropisme naturel de l'émigration régionale. De longs mois vont passer sans qu'il donne de ses nouvelles, envisage un prochain retour ou fasse parvenir une aide matérielle quelconque. Zeinab, enceinte, soutenue par le gynécée, va avoir recours aux pratiques “maraboutages” pour refuser la maternité en différant la naissance d'un enfant sans père. Une façon aussi de protester contre la séparation et d'activer le retour d'un partenaire désiré et indispensable.

Il y a donc une sorte de rébellion positive dans sa démarche. Et de révolte contre l'ordre établi. Elle va d'ailleurs être secondée par Halima, une autre femme abandonnée à la même solitude et qui ne se résout pas aux frustrations génératrices d'hystérie (interprétation imprévue et saisissante de Rachida Brakni, actrice très polie apparemment ravie de ce retour aux sources).

Penser qu'il ne s'agit que d'un film de femmes où les hommes sont des accusés absents serait mal connaître la démarche de Yasmina Kassari, la réalisatrice, auteur entre autres d'un intéressant

documentaire sur les immigrés marocains en Andalousie, *Quand les hommes pleurent* (2001). Dans *L'enfant endormi*, les hommes sont tous omniprésents, par la place prépondérante qu'ils occupent dans le comportement des femmes, et dans leurs motivations, au-delà des blocages imposés. Il y a même des moments d'intense sensualité, et en tout cas une constante préoccupation, toutes générations confondues. De l'espiègle fillette dont la liberté de

paroles et d'attitudes laisse augurer d'une rupture plus radicale à l'aïeule aveugle, porteuse de vérités, conciliante et perspicace, à la mère que les rigueurs de l'adversité ont rendue plus intransigeante et plus douloureuse.

Un beau film qui a parfois la précision aiguë et irréfutable du documentaire, mais qui joue des contrastes entre les lenteurs du quotidien enraciné dans la nature et les accélérations des passions faussement endormies. ◀

### Delwende, lève-toi et marche

Film burkinabé de S. Pierre Yameogo

▶ Le réalisateur S. Pierre Yaméogo se bat résolument contre le poids et la nocivité de certaines traditions dans son pays. Ce film bancal (trois quarts fiction, un quart documentaire) répond à ses préoccupations en entremêlant deux sources d'inspiration. D'une part un fait divers qui lui a été rapporté, concernant un homme accusé par sa femme d'avoir violé leur fille et qui supprime ce témoin gênant en la faisant expulser du village sous le fallacieux prétexte de sorcellerie. D'autre part une enquête autour du même thème, plus généralement traité pour le compte du magazine télévisé “Envoyé spécial”, sur les centres d'accueil urbains des “mangeuses d'âmes”, ces femmes dont on se débarrasse après une prétendue épreuve de vérité substituée à l'enquête, en les enfermant dans des conditions déplorables. Tel ce centre Delwende de Tanghin à Ouagadougou,

où s'entassent quatre cents malheureuses, mises au ban de la société comme des clochardes maléfiques. Napoko, la mère (Claire Ilboudo), comprend tout de suite que le papa et l'époux aux allures de notable fourbe et velléitaire (Célestin Zongo) n'a pas la conscience tranquille. Elle est persuadée qu'il s'est rendu coupable du viol de leur fille Pougbila (Blandine Yameogo), une beauté et un beau parti que tout le village convoite. La jeune fille, très traumatisée, se mure dans le silence. La mère est bien décidée à passer à l'attaque et à démasquer l'imposteur.

Acculé, le potentat va prendre les devants. Profitant d'une épidémie de méningite dont la contagion frappe de façon fulgurante des adolescents de la contrée, il détourne à son avantage une abominable coutume ancestrale qui consiste à fournir un coupable, en soudoyant les détecteurs et en orientant leurs

pratiques magiques au mieux de ses intérêts. Accusée par tous, le pouvoir n'ayant aucun mal à triompher des petites lâchetés de chacun, Napoko se résout au bannissement et s'enfuit dans la brousse, à l'abandon.

Fin de l'épisode fictionnel. Début de la recherche et de l'exposé documentaire.

Pougbila sort de sa torpeur et part sur les traces de sa mère. Son errance la conduit vers la capitale où elle est très vite guidée sur quelques centres, on n'ose dire d'accueil, ouverts aux malheureuses victimes du pire des ostracismes. Preuve que la ville, aux évolutions parfois ostensiblement étalées, laisse subsister des com-

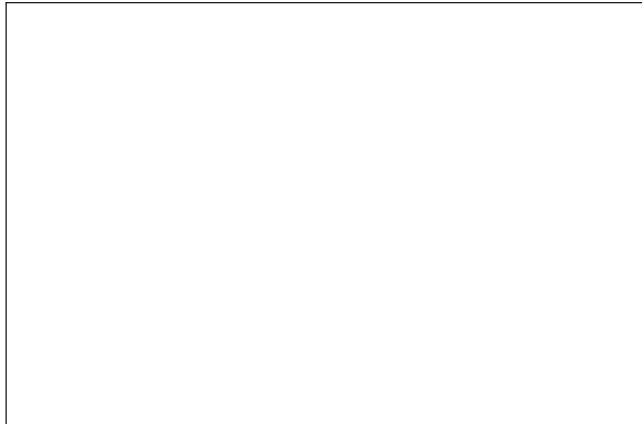
portements rétrogrades incompatibles avec la plus élémentaire justice sociale. Parmi toute une population majoritairement féminine, confinée dans le dénuement et l'opprobre, filant un mauvais coton, elle découvre sa mère et parvient à la convaincre de refaire front.

Il n'est pas certain que les bonnes intentions (et les convictions) ainsi développées sur deux registres renforcent la pertinence du film. L'argumentation et l'esthétique ne font pas forcément bon ménage. Ceci pourrait expliquer le moindre impact sur le public malgré l'attention suscitée dans les festivals (Prix de l'espoir à la session Un certain regard du dernier Festival de Cannes). ◀

famille, d'apparence très respectueuse des canons religieux – plus d'interdits que de licences –, sous les efforts conjugués d'une vieille mère, veuve traditionaliste et d'un gendre imbu de principes et d'autorité. On devine que ce sont les filles, l'aînée Mathilde et surtout la cadette Laura qui seront les maillons faibles. D'emblée Laura occupe l'écran grâce à la faculté étonnante de Fanny Valette, débutante rayonnante, de capter les ombres et les lumières à travers questionnements et révoltes.

Son désir de vie, refoulé par les dévotions du milieu, va prendre des formes diverses. Anodines dans la sensualité des gestes ou l'anticonformisme de l'habillement et de la coiffure, plus radicales et polémiques dans cette adhésion contestataire à la philosophie kantienne prônée par un prof gourou, sans doute goy et agnostique, en tout cas beau phraseur et élégant, qui subjugué un auditoire d'étudiants aussi peu habitués à la séduction qu'à la contestation (François Marthouret toujours irréprochable).

C'est le zèle dans la discipline intellectuelle qui va ouvrir une brèche plus sérieuse dans la voie tracée au domicile. Chaque soir, à 19 heures précises, Laura s'impose, comme un exercice d'hygiène mentale et d'apprentissage de la liberté, une promenade solitaire sur un itinéraire déterminé. Elle va ponctuellement y rencontrer un jeune homme, à l'allure sémitique attrayante (!) mais plein d'incertitudes et de retenues. Jamel se révèle en fait être d'ori-



## La petite Jérusalem

Film français de Karin Albou

► Il s'agit d'un quartier de Sarcelles, baptisé ainsi parce que presque exclusivement peuplé de juifs sépharades originaires de Tunisie. En matière de regroupement (et de repli) ethnique, on

peut difficilement faire mieux (ou plus mal). On comprend que certains le considèrent comme un sas pour un départ définitif en Israël. Dès l'ouverture du film, on est convié dans l'intimité d'une